

## Constantine : mémoire au féminin

### Ville - nostalgie dans la littérature pied-noire . Constantine ou la quête de soi

Nedjma BENACHOUR

Université Mentouri.CONSTANTINE

A la différence des récits des voyageurs de passage à Constantine<sup>1</sup>, ceux de certains auteurs-témoins montrent un lien très particulier à la ville. Souvent autobiographiques, ces textes sont soutenus par une intense émotion motivée par un rapport affectueux et personnel à Constantine. Dans certains récits, l'intensité émotionnelle suscite le souhait de rendre, par l'écriture, la ville natale.

Camille El Baz, Josette Sutra et Michèle Biesse-Eichelbrenner, qui ne sont pas des écrivains de notoriété littéraire avérée, ont éprouvé, à un moment donné de leur existence, un désir d'écriture afin d'immortaliser un vécu menacé par l'oubli.

Constantine, ville du passé, celui de l'enfance et d'une partie de l'âge adulte, ville qu'elles n'habitent plus, est re-visitée intérieurement pour être, ensuite, extériorisée par le texte.

Ces auteurs, ayant quitté et perdu leur ville natale, s'accrochent à son écriture comme pour annihiler la séparation. Ainsi la recherche de leur identité, de leur mémoire, que l'indépendance de l'Algérie a remis en question, est alors à envisager ; car comme le signale Maurice Halbwachs<sup>2</sup> :

*« Toute mémoire collective a pour support un groupe limité dans l'espace et dans le temps...Le groupe au moment où il envisage son passé, sent bien qu'il est resté lui-même, et prend conscience de son identité à travers le temps. »*

Cette affirmation s'applique parfaitement à la population d'origine Pied-Noire installée en France (et ailleurs), et plus particulièrement à la communauté juive. En connaissance de cause, l'écrivain Jean Pelegri, originaire d'Algérie, s'exprime ainsi:

*« Nostalgie, mémoire, racines, ces trois éléments se retrouvent, à des degrés qui dépendent des lieux et des générations, dans cette histoire mal connue et*

---

<sup>1</sup> Tels certains écrivains français du 19<sup>ème</sup> siècle ( T. Gautier, A. Dumas, G. Flaubert, E. Fromentin, G. De Maupassant, J. Lorrain, etc.)

<sup>2</sup> M.Halbwachs in *Mémoire collective*, cité par Hassen Rahmoun dans la présentation du n°3 (hiver 1997) de la revue Insaniyat "Mémoire et histoire" ; Oran, CRASC. P

souterraine qui s'est déroulée entre les uns et les autres, là où les rapports étaient quotidiens. »<sup>3</sup>

Cette recherche de l'identité à travers la mémoire collective justifierait-elle la dimension référentielle de ces récits ? Autobiographiques, ils sont, par ailleurs de véritables documents et témoignages où la réalité et le vécu sont relatés selon des points de vue qui, souvent, apaisent l'auteur :

« Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que de détails qui la confortent. Elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts ...La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire débusque, elle prosaïque toujours » rapporte, avec justesse, Pierre Nora .<sup>4</sup>

Les voyageurs de passage à Constantine, cités ci-dessus, ont souvent consigné leurs impressions sur le vif du périple ; par contre les récits de Camille El Baz, Josette Sutra et Michèle Biesse ne sont pas dans une situation de simultanéité avec le référent. Ils ont été, en fait, écrits tardivement sous le mode de la nostalgie, de la mémoire et du souvenir. Dans l'un des chapitres «les villes et la mémoire» du remarquable ouvrage *Les villes invisibles*, Italo Calvino écrit :

« Cette vague qui reflue avec les souvenirs s'en imprègne comme une image et grossit... Cette ville qui ne s'efface pas de l'esprit est comme une charpente ou un réticule dans les cases duquel chacun peut disposer ce qu'il veut se rappeler. »<sup>5</sup>

Certains écrivains français natifs d'Algérie sont revenus dans leur pays d'origine quelques années après l'indépendance .Tels Roland Doukhan, qui a revu Constantine en 1963 ; Jules Roy revenu à Rovigo (actuel Larbaa près d'Alger) en 1994 ; Jean Pelegri qui a retrouvé sa Mitidja natale (le village Sidi Moussa à la périphérie d'Alger ) au début des années 1960.

Les récits du retour sont relatés dans des textes<sup>6</sup> fictionnels ou référentiels (souvent des témoignages) où les auteurs tentent de confronter le passé au présent comme le souligne Paul Siblot :

« Tel est le cas des personnes qui surmontent leur appréhension décident de confronter les fantasmes hérités de leur passé algérien à la réalité présente de l'Algérie...Migration dans le temps et les territoires de l'enfance, pèlerinage

---

<sup>3</sup> Rapporté par M. Assante et O.Plaisant «*Prélude à une littérature pied-noire* » in *Poétiques croisées du Maghreb*. Paris, l'Harmattan ( Université d'Alger- Université Paris- Nord ) 1991. ( collection Itinéraires et contacts de cultures.) p 153 .

<sup>4</sup> P. Nora *Les lieux de mémoire* .Paris, Gallimard, 1984.( réédition 1993) p 430.

<sup>5</sup> Op, cité p. p 16 et 22.

<sup>6</sup> Berechit de Doukhan, ( Paris, Denoël 1991- un roman -), *Adieu ma mère, adieu mon cœur* de J. Roy ( Paris, A. Michel, 1996 ), *Ma mère l'Algérie* de J. Pelegri ( Arles, actes Sud 1990 .)

*aux origines, quête de l'identité de vérité, difficile marche vers soi dans les limbes des réminiscences jusqu'au seuil du présent. »<sup>7</sup>*

Les trois écrivains témoins de Constantine que j'ai retenus n'ont pas fait le voyage du retour, «le retour du refoulé »<sup>8</sup>.

Elles ont, en fait, re-visité Constantine par le souvenir. Chacune a entrepris

*« le voyage intérieur » à sa manière : « Cette littérature se caractérise par son hétérogénéité tant au niveau de la forme et du style, des modalités de l'expression que du contenu, c'est-à-dire de la vision du passé algérien et des positions de l'auteur. Néanmoins, à la base, réside ce besoin fondamental de parler d'un même objet, de relater une expérience commune. Nous sommes donc en présence de multiples variations sur un même thème. »*

Soulignent Michèle Assante et Odile Plaisant<sup>9</sup>.

Dans son ouvrage consacré à la littérature des Pieds-Noirs<sup>10</sup>, Lucienne Martini<sup>11</sup> constate :

*"Pour les Pieds-Noirs plus que pour les autres, mémoire et écriture sont indissociables. »*

Si les lieux décrits sont sensiblement identiques d'un récit à un autre (les ponts, le rocher, les différents quartiers- Sidi Mabrouk, le Chara, Saint- Jean -) les regards sont par contre divergents. Cette différence s'explique, en partie, par l'origine sociale et culturelle de chacun de ces écrivains.

- Camille El Baz d'origine judéo-maghrébine a porté sur sa ville natale un regard différent de ceux de J. Sutra et M. Biesse. Elle est la plus nostalgique des trois.

Juive séfarade,<sup>12</sup> cette femme qui est née et qui a grandi à Constantine quitta sa ville natale, comme l'ont fait des siècles avant elle, ses ancêtres errant de l'Espagne vers le Maghreb :

---

<sup>7</sup> P. Siblot in *Le Maghreb dans l'imaginaire français : la colonie, le désert, l'exil*. Paris, Edisud, 1985 (collection Maghreb contemporain) . p158

<sup>8</sup> Comme l'exprime Siblot . ibid.

<sup>9</sup> in *Poétiques croisées...*op, cité p 151.

<sup>10</sup> L'expression « Pieds-Noirs » identifie les européens natifs d'Algérie durant la période coloniale française. Elle ne comporte aucune charge péjorative, elle est d'ailleurs revendiquée comme mode d'auto- interpellation par les membres eux-mêmes de cette communauté. Josette Sutra l'utilise dans le titre de son récit constantinois « *Histoire d'une institutrice pied - noire* » .

<sup>11</sup> L. Martini *Racines de papier : essai sur l'expression littéraire de l'identité pieds-noirs*. Paris, Publisud, 1997 (préface de J-R Henry ) p 42.

<sup>12</sup> Que Guy Dugas dans *Le Maghreb dans l'imaginaire français* op, cité (p 195 ) définit ainsi : « On choisira de considérer ici comme écrivain judéo-maghrébin d'expression française tout écrivain juif du

*« Je me nomme Sarah. Si, au cours de ma jeunesse, il m'arrivait parfois de m'irriter contre mes parents, pour m'avoir choisi un nom aussi lourd à porter, aujourd'hui ..., je les remercie et les bénis, pour m'avoir donné un nom illustre, celui de la première grande dame biblique, épouse du grand patriarche Abraham, père des religions monothéistes, car je suis tellement fière d'appartenir au peuple de Dieu. Je naquis dans le quartier juif de Constantine...avant la déclaration de la première guerre mondiale, et je vécus là, jusqu'au jour où mon destin m'arracha à la chaude ambiance familiale pour me transplanter dans un milieu si différent, tout imprégné d'indifférence, de froideur, voire même d'hostilité. »*<sup>13</sup>

La nostalgie de la ville natale est sous-tendue par la phrase leitmotive « que donnerai-je pour revoir. » qui martèle le récit à plusieurs reprises :

*\*« Constantine, ma ville bien-aimée, que donnerai-je pour revoir un seul instant ton grand rocher escarpé, stratifié, aride et calciné, sur le sommet duquel tu es allée te nicher ; tes gorges profondes, sauvages et impressionnantes au fond desquelles coule ton oued, bien souvent à sec, ce Rummel qui ne se réveille qu'en hiver pour gronder et bouillonner impétueusement, ton boulevard étonnant, ce chapelet de tunnels... »* pp 7 et 8.

*\* « Que donnerai-je pour revoir ta silhouette élégante et tes ponts, que l'on jeta par-dessus tes abîmes ... ton chemin des touristes, ce sentier si étroit qui longe la voûte impressionnante de tes gorges à quelques mètres seulement au-dessus de l'eau ... »*

*\*Que donnerai-je pour circuler une fois de plus dans tes rues plus ou moins larges, pour gravir une fois de plus tes escaliers abrupts...pour traverser ta place centrale, agréable, spacieuse et aérée, qui n'était autre que cette fameuse brèche historique, par laquelle les troupes françaises te prirent d'assaut et que l'on colmata par la suite, pour lui donner le jour.»* p.8 et suiv.

Le voyage ontologique qu'entreprend la narratrice permet à la mémoire de capter les moindres détails des espaces distinctifs de la ville natale quittée, car comme l'écrit Paul Nora :

*« La mémoire s'accroche à des lieux comme l'histoire à des événements. »*<sup>14</sup>

Les énoncés descriptifs sont chargés, à la fois, d'émotion et de détails précis comme pour exorciser la douleur de la séparation et de l'éloignement.

A la différence des récits des voyageurs - écrivains du 19<sup>ème</sup> siècle, les espaces décrits par ces trois écrivains ont été «vécus». Ce lien intime donne, alors, à lire toute cette charge émotive.

---

*Maghreb ou d'ascendance séfarade, dont l'œuvre littéraire en langue française fait référence de façon plus ou moins explicite à cette double condition. »*

<sup>13</sup> Camille El-Baz *Sarah ou mœurs et coutumes juives de Constantine (Algérie)*, Nice, Imprimerie Meyerbeer, 1971. p7

<sup>14</sup> P. Nora op, cité p 420.

Comme si elle s'adressait à une personne familière et aimée, Camille El Baz interpelle Constantine à l'aide du pronom personnel « tu » ( avec les variantes te, toi)

*« Constantine, ma ville natale, toi qui fut jadis la glorieuse Cirta des rois numides...tu fus rebâtie par Constantin, cet usurpateur qui te légua son nom...Malgré toutes les luttes farouches dont tu fus la proie, tu as su conserver ta beauté sauvage,... ton charme irrésistible. » p 7*

Ce pronom personnel, marque distinctive de la familiarité, est assisté dans le récit par des énoncés qui traduisent une réelle affection :

*« Ma ville bien-aimée,...Ah ! Constantine ma chère ville tant regrettée, la ville de mes aïeux...Peut-on oublier aussi facilement sa ville natale ? Ah ! Constantine, des événements dramatiques me séparèrent de toi, mais sache, que tant que je vivrais, ton souvenir restera fidèlement gravé dans ma pensée et surtout dans mon cœur ! » p11*

Écrits sous le mode de la mémoire, ces récits sont autobiographiques. Constantine y est présente par le vécu des trois auteurs.

Le texte d'El Baz revendique ce type d'énonciation dès l'incipit : « *Je me nomme Sarah* ». Lucienne Martini, qui a réfléchi à la littérature Pied-Noire, écrit à ce sujet :

*« Ces textes s'affirment clairement comme des autobiographies, le pacte autobiographique y est posé, souvent, dès les premières lignes et sous la forme la plus simple du « je suis né », toujours renforcé, au fil du récit, de précisions qui confirment l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage. » 15*

Sarah la narratrice relate, en fait, la vie de l'auteur. Ce récit à caractère « autodiégétique »<sup>16</sup> ne laisse aucun doute sur les intentions de Camille El Baz.

Les récits de Josette Sutra et Michèle Biesse paraissent moins marqués par l'autobiographie. En fait, ils se veulent des regards historiques et sociologiques ; ils aspirent à transmettre un savoir sur leur ville.

Cette velléité n'empêche nullement le vécu de faire de fréquentes incursions dans ces textes qui demeurent très référentiels. A titre d'exemple relevons l'énoncé où J. Sutra, après avoir présenté le quartier Sidi Mabrouk, écrit :

*« Mon père fait allègrement la route quatre par jour sur sa bicyclette et nous allons très souvent à sa rencontre, le soir. » 17*

<sup>15</sup> *Racines de papier*. op, cité p80.

<sup>16</sup> Tel qu le définit G. Genette Figures III. Paris, Editions du Seuil, 1972. « ... qui représente en quelque sorte le degré fort de l'homodiégétique ...où le narrateur est le héros de son récit. » p253

<sup>17</sup> Josette Sutra. *Algérie, mon amour- Constantine 1920-1962- histoire d'une institutrice pied - noire*. Paris, éditions de l'Atlanthrope, 1979 ; ( col. les souvenirs) p. 30.

Par ailleurs la narration globale rapportée à la forme indéfinie avec l'utilisation du pronom « on » est, de temps à autre, entrecoupée par le pronom personnel « je », comme dans ces passages :

*« Aux Ateliers , je m'ennuie un peu toute seule...J'ai eu une enfance vagabonde. J'erre surtout dans les bois tout autour de l'école... » p33*

Néanmoins, quand l'énonciation, dans le récit de Josette Sutra, recourt au pronom personnel indéfini « on » auquel se substitue, parfois, le pronom « nous », ( une variante de on ) le « je » est, en fait, implicitement présent : relater sa vie familiale ou professionnelle à l'aide du « je » est en étroite relation avec le groupe, représenté par « on / nous » et qui renvoie à la communauté européenne de Constantine. Le pronom personnel « je », dans ce cas, ne joue pas un rôle déictique. Le « je » auquel fait appel Sutra ou (El Baz ) ne désigne pas la personne ou l'individu , mais le groupe . Le « je » signe déictique tel que le définit J. Cervoni<sup>18</sup> est donc détourné de sa fonction essentielle :

*« Les déictiques peuvent être définis comme des signes qui renvoient à leur propre énonciation. ...Les déictiques, dont la série la plus représentative est je, tu, ici, maintenant, sont les mots qui désignent à l'intérieur de l'énoncé, ces éléments constitutifs de toute énonciation que sont le locuteur et allocutaire, le lieu et le temps de l'énonciation...à chaque occurrence de je le mot ne peut désigner que l'individu auquel le locuteur s'adresse pour lui parler de lui , allocutaire... ».*

Sommes-nous alors en présence d'une «autobiographie déguisée » comme le remarque Gérard Genette<sup>19</sup> à propos du roman proustien ?

Le récit très autobiographique de El Baz prend, lui aussi, en charge, par l'intermédiaire des jeux du « je » l'histoire de la communauté juive séfarade de Constantine. A travers Sarah, c'est toute l'histoire sociale, culturelle, religieuse, vestimentaire, culinaire, sociologique des juifs du Chara de cette ville qui est rapportée ; ce que souligne Lucienne Martini dans cet énoncé :

*« Destinées essentiellement à retrouver et affirmer une identité individuelle et collective, les récits prennent, aussi, un statut d'ethnobiographie ; en reconstruisant, par ailleurs, un des fondements essentiels d'une identité : le pays avec ses sites et ses rites et sa vie quotidienne. » 20*

L'identité personnelle procède ontologiquement et culturellement de l'identité collective : chaque natif européen ou juif d'Algérie porte en lui l'expression de la mémoire Pied-Noire.

---

<sup>18</sup> Jean Cervoni *L'énonciation*. Paris, PUF, 1987(réédition 1992). p 27.

<sup>19</sup> G. Genette op, cité p 255.

<sup>20</sup> *Racines de papier* op, cité p80

### Les variations des regards

Comme je l'ai signalé ci-dessus, les regards ne sont pas identiques, quand bien même la quête de l'identité et la préservation de la mémoire collective constituent une préoccupation commune. Constantine est révélée par trois variations qui précisent, pour chacune des narratrices, le rapport au projet énonciatif.

Sarah de El Baz est le prototype de la littérature<sup>21</sup> judéo-maghrébine.

Juive de Constantine, elle se fera, dans ce récit autobiographique, le porte-parole de sa communauté.

L'autobiographie qui a, aussi, particularisé certains romans<sup>22</sup> « cartes de visite » algériens de langue française des cinquante premières années du 20<sup>ème</sup> siècle, est revendiquée par les écrivains de la communauté juive d'Algérie. L'intention de cerner l'identité collective des judaïcités maghrébines passe par ce procédé d'écriture. Mais cette autobiographie, qui oublie très vite le vécu individuel pour interpeller celui du groupe en rappelant son histoire, ses particularités socio- culturelles, relève, en fait, du communautaire. Cette dimension nettement présente dans le récit de El Baz l'est aussi dans Berechit de R. Doukhan qui, rappelons- le, est un roman, donc un texte fictionnel. Guy Dugas qui a consacré une recherche<sup>23</sup> à la littérature judéo-maghrébine écrit :

*« Si la pratique autobiographique tend à rapprocher écrivains juifs et arabo - musulmans à travers des projets et des procédés d'écriture assez similaires...Les divers discours de la mémoire ou sur l'histoire, paraissent, en revanche, fort particuliers à la judaïcité. »*

Le regard d'El Baz s'attarde avec plus d'insistance sur un espace distinctif de Constantine : le quartier juif nommé « chara » :

*« Ah ! Constantine , crois-tu qu'il me sera possible d'effacer ...les souvenirs merveilleux et encore vivaces qui s'accrochent à ce quartier où vivaient en vase clos mes chers coreligionnaires ? » p9*

Ce quartier, objet de l'attention narrative de toute la littérature judéo-constantinoise (Maximilienne Heller<sup>24</sup>, R. Doukhan etc...) est le lieu de polarisation des particularités propres à la communauté juive.

<sup>21</sup> Précisons que ce récit n'est pas romanesque ; le dimension référentielle, celle du vécu et du contexte historico-spatial est très présente.

<sup>22</sup> Tels *Ahmed Ben Mustapha Goumier* ( du Capitaine Bencherif ), *Abou Nouar le jeune instituteur* ( les Zénati ), *Le fils du pauvre* ( Feraoun ).etc...

<sup>23</sup> G. Dugas. *La littérature judéo - maghrébine d'expression française ( étude comparative )* . Thèse d'Etat sous la direction de Michel Collomb, université Paul Valéry, Montpellier III, soutenue en 1990. p 577.

<sup>24</sup> Dans son roman *La détresse des revanches* . Paris, Maison Française d'art et de Publication, 1919.

Celles qui sont liées :

\* sa configuration architecturale :

*« ...ses rues étroites, hérissées de pavés usés, bordées alternativement de maisons basses médiévales, humbles et vétustes, et d'immeubles très hauts, de construction européenne, qui exposaient fièrement le fer forgé de leurs balcons fleuris qui donnaient l'impression d'écraser les premières, sous leur superbe et hautaine crânerie. » p10*

\*Aux pratiques vestimentaires :

*« enfant je circulais avec ma gandoura (tunique arabe) qui m'arrivait aux chevilles, ma longue chevelure fardée, ensaucisonnée, dans une tresse de coton rouge, et mes sabots en bois qui claquaient fort sur le pavé dur. »*

\*Au commerce et pratiques culinaires :

*« ...Je ne cesse de passer en revue cette enfilade de boutiques, de fours arabes, de tavernes qui répandaient à l'extérieur, outre le parfum agréable de l'anisette, des odeurs âcres de friture, d'une cuisine largement épicée et celles des grillades de maïs, de merguez et de brochettes. » p10<sup>25</sup>*

Les bruits de ce quartier dans leur extrême variété – de la musique orientale aux braiments d'ânes – sont la touche importante dans ce tableau bigarré qui constitue un véritable microcosme social :

*« Aux sons nasillards d'une musique orientale qui se libérait d'un phonographe à pavillon, se mêlaient les coups de marteau du forgeron sur son enclume, les martèlements ininterrompus du cordonnier sur son cuir, ceux encore plus agaçants du rétameur sur ses ustensiles, les coups de hache du boucher sur sa viande, les raclements du rabot du menuisier sur ses planches... les claquements des fouets sur les chevaux, les hennissements, ...les cris des coqs qui s'échappaient des cours, des terrasses et des balcons, sans oublier les appels des colporteurs qui vantaient leurs marchandises et ceux des enfants imprudents qui jouaient sur la chaussée. » p11*

Les origines sociales (très modestes) et historiques (juive séfarade venue d'Espagne) suffirent-elles à expliquer le ressentiment de l'écrivain envers ceux qui ont divisé sa ville natale :

*« en trois secteurs biens délimités, typiquement différents les uns des autres, par leur structure, leur caractère et leurs éléments ethniques et ne réussissais-tu pas à fusionner dans le même creuset de la fraternité, tous tes enfants qui vivaient pourtant sous tes bons auspices, ton climat hospitalier et ton ciel serein ? Tu subissais, malgré toi, l'attrait des derniers occupants, pour lesquels*

---

<sup>25</sup> El Baz décrit la préparation d'une pâte typiquement constantinoise « le tli-tli » : *« ...ces braves femmes qui, assises, ... coupaient en menus morceaux, dans un tamis posé sur leurs genoux, et avec une dose de patience incommensurable, une pâte jaunie par le safran, quelles roulaient entre leurs mains fardées de henné. » p10*



*tu éprouvais un réel penchant, puisque tu leur concédais des terrains de choix, sur les hauteurs de ta cité, afin qu'ils puissent jucher, dans leurs villas confortables et fleuries et tu reléguais sur tes bas-reliefs, dans un labyrinthe de ruelles étroites, sombres..., ainsi que dans tes souks boueux et pullulants, les plus déshérités dans des maisons basses, de style mauresque, d'aspect misérable, et arrivaient difficilement à se mouvoir dans leur échoppe étriquée et dans leur gargote exiguë, d'où se dégageaient des odeurs nauséabondes. »  
p9*

Loin de glorifier la colonisation française El Baz la rend responsable de *l'isolement moral* de la population. Si elle constate avec amertume et regrets que le dernier occupant a inégalement géré l'Algérie et, de ce fait, accentué les divisions ethniques, J. Sutra et M. Biesse ne partagent pas ce point de vue. Y-a-t-il lieu de rappeler que les Juifs séfarades installés en Algérie depuis plusieurs siècles avant l'avènement colonial, se sentaient Algériens, ils étaient, d'ailleurs, intégrés à la population arabo-berbère.

Par contre, pour ces deux écrivains, d'origine européenne, la France coloniale a réalisé une grande mission en Algérie : elle a construit, bâti, instruit, bref elle a gratifié le pays colonisé d'édifications et d'actions humanitaires ; aussi le ton qui accompagne les descriptions de ces réalisations est forcément empreint d'admiration et de fierté :

*« Quand on regarde du haut du Coudiat la ville neuve, celle qui est séparée de l'ancienne que par l'étroite dépression de la Brèche, le seul sentiment qui s'empare de vous ne peut être que l'admiration. Nous avons affaire à des bâtisseurs de génie...Les Français ne cassent pas tout quand ils font la guerre. Ils ont laissé intacte<sup>26</sup> plus de la moitié de la Casbah des Turcs, mosquées, palais du bey... »<sup>27</sup>*

Les regards condescendants justifient la dimension informative de leurs textes. Il fallait montrer, preuves à l'appui, toutes les réalisations françaises à Constantine.

Les témoignages de Sutra et de Biesse s'ouvrent sur une intention autodiégétique comme dans cet énoncé :

*« Ce sont ces impressions et ces sentiments que j'ai essayé de rendre dans l'histoire qui va suivre, pour les faire partager à ceux qui ont connu et aimé cette ville. »<sup>28</sup>*

<sup>26</sup> Sutra oublie de signaler la destruction de plusieurs mosquées et résidences anciennes pour la réalisation d'édifices français tels la Garnison (actuelle école dentaire - casbah -), le théâtre municipal etc ...

<sup>27</sup> J. Sutra *Algérie mon amour* ...op cité p23

<sup>28</sup> Michèle Biesse -Echelbrenner. *Constantine la conquête et le temps des pionniers*. A compte d'auteur, 1985. p 19.

mais qui, très rapidement, cède la place à la transmission d'un savoir.

J. Sutra, pourtant institutrice, comme le fut sa mère, se veut moins didactique que Michèle Biesse. Elle se contente de décrire les différents quartiers de la ville, celui de Saint- Jean où elle est née :

*« Le boulevard Victor Hugo contourne le plateau du Coudiat et y dessert le quartier de Saint – Jean, construit sur le flanc sud de ce plateau. Il est bordé de beaux acacias, aux grappes enivrantes. Sous leur feuillage léger se tient tous les matins, un joyeux marché ; à la fin du mois de juin, pour la fête du faubourg, y a lieu une retraite aux flambeaux accompagnée d'une tonitruante fanfare. C'est là que mes yeux vont s'ouvrir à la vie et que vont résonner mes premiers pas. » p20 ;*

et les autres lieux habités par la famille, suite aux mutations professionnelles de la mère, et plus tard de la narratrice ( Sidi Mabrouk, Bab El Kantara, Bellevue, Casbah ).

La présentation de cette famille Pied-Noire d'origine citadine se fait sur une toile de fond historique. Elle est ancrée dans le contexte social de l'époque constitué de :

Les débuts du mouvement nationaliste algérien :

*« La révolte couve...il y a des bandes qui manifestent dans la rue « Vive le PPA ! A bas la France ! Algérie algérienne. » p151*

- La seconde guerre mondiale.

Les prémices de la guerre de libération nationale :

*« Le quartier européen, véritable forteresse, dernier carré de la résistance française, paraît être une retraite assez sûre . » p173*

La période de l'O.A.S.<sup>29</sup> :

*« Un nouveau parti vient de se créer : L'OAS. Il paraît que le mouvement est dirigé contre les Français libéraux qui veulent l'abandon du pays. » p208*

C'est dans le premier chapitre « Constantine ou sur un Rocher brûlant »<sup>30</sup> que Josette Sutra relate sa vie d'enfant où Constantine est le lieu de l'énonciation descriptive :

---

<sup>29</sup> Organisation de l'armée secrète, clandestine, violente, elle s'opposa farouchement à l'indépendance de l'Algérie

<sup>30</sup> 2<sup>ème</sup> chapitre : « Les écoles et les gens. »

3<sup>ème</sup> chapitre : « La guerre »

4<sup>ème</sup> chapitre : « La France à Chambéry. »

*« ...On commence à découvrir Constantine, coté route de Sétif cette fois-ci .Le Bou Merzoug vient de se jeter dans le Rummel et c'est maintenant le Rummel que l'on domine . Tout à coup nous nous trouvons face à face avec un pont, un énorme pont splendide, majestueux, admirable de force et de symétrie ; c'est le pont Sidi Rached, orgueil de cette ville ...Merveille de la technique française, il laisse bien au-dessous de lui le pont primitif du Diable et la mosquée, qui dominaient déjà la rivière aux siècles précédents. » p32*

Sa vie de femme adulte, institutrice, est reliée au contexte socio- historique de la ville. Sutra arrive donc au discours informatif par le biais de l'autobiographie, ce qui n'est pas le cas pour le deuxième témoignage.

En effet, d'emblée, Michèle Biesse, donne à Constantine : la conquête et le temps des pionniers une coloration, à la fois informative et idéologique (colonialiste). Ce titre est d'ailleurs suggestif et « bavard ». Afin de préciser et de bien asseoir son « projet idéologique », <sup>31</sup> l'auteur fixe Constantine dans le passé historique avec un rappel de ses différentes occupations et résistances :

*« Constantine ville étrange et mystérieuse, dans un site grandiose. Singulière...que celle de cette citadelle inexpugnable et qui, pourtant, au cours de ses âges, tour à tour sous la domination carthaginoise, numide, romaine, vandale, byzantine, berbère et turque, dut selon la légende subir quatre vingt deux sièges, fut rarement conquise, quelquefois détruite et survécut, enfin, sous le nom de l'empereur Constantin. » p37*

Dans le chapitre «La conquête », M. Biesse ancre, comme par précaution, Constantine dans son contexte historique ; ainsi un long rappel, sur les débuts de 1830 et l'histoire de la prise de la ville en 1837, est donné à lire avec force détails.

Avant de dépeindre sa ville au présent, elle retrouve tous ses repè(ai)res culturels, spatiaux, historiques. Ainsi, elles rappellent qui étaient les éditeurs célèbres à Constantine : Braham, Louis Marle : « qui dirigeait «l'indépendant », avait ouvert une imprimerie en 1858 au 5 de la rue d'Orléans » p79 ; qui était François Lavie, propriétaire des moulins, tant décrits par la littérature du voyage constantinois. Elle remonte aux origines de certains espaces distinctifs : la Place du Palais <sup>32</sup> qui

*«...avait été le centre de la ville pendant plus de quinze siècles. Les historiens y situaient déjà le forum de la ville romaine. Aux premiers temps de la conquête, elle fut le rendez-vous des Constantinois et elle offrait toujours en 1880, le même aspect animé...Une foule bigarrée qui a peine à trouver place dans cet espace restreint, se promène et s'entrecroise sans cesse. » p 81 ;*

<sup>31</sup> Concept que Pierre Macherey définit ainsi : « Il me semble non seulement possible, mais nécessaire de partir de l'œuvre même, au lieu de la prendre à distance ou de simplement la traverser. Il est même inévitable de commencer par où l'œuvre commence : par le point de départ qu'elle se donne, son projet, ou encore ses intentions, lisibles sur tout son long comme un programme. C'est aussi ce qu'on appelle son titre. » in *Pour une théorie de la production littéraire*. Paris , Maspéro, 1966. p189

<sup>32</sup> Signalée par les écrivains- voyageurs du 19<sup>ème</sup> siècle et où se trouvait l'hôtel du Palais Royal.

ou le Casino construit en 1923 par Numez, propriétaire d'un cinéma, au bas du square de la République. Il fut démoli en 1933, le nouveau Casino commencé la même année fut achevé en 1934<sup>33</sup>. La salle de cinéma s'appelait «Le Colisée » et la brasserie « La Terrasse des Roses », etc.

Si Michèle Biesse passe en revue l'histoire de l'édification des différents quartiers distinctifs de Constantine : Saint- Jean, Saint- Antoine, Place de la Pyramide, rue Rohault de Fleury, le camp des Oliviers, Bellevue, Faubourg Lamy, etc, c'est pour en fait, rappeler les grandes réalisations françaises, celles des :

*« ... pionniers et leurs fils, ont été des réalisateurs de l'œuvre impérissable qui a fait en cent vingt-cinq années, de la Kosantina des Hafsidés et des Turcs, une grande ville moderne digne de son glorieux passé et de son rang de capitale de la plus vaste province d'Algérie. » p203*

Des plans ainsi que des supports iconographiques- de très belles photographies et cartes postales représentant Constantine de l'époque- accompagnent, comme pour plus de véracité, ce texte documenté et riche d'informations sur la ville .

A la différence de Josette Sutra, Michèle Biesse, ne s'implique pas dans le texte par l'autobiographie. La dimension documentaire et informative est si ardemment revendiquée que l'auteur s'efface pour lui permettre d'être l'unique intention énonciative .

Historienne de sa ville natale, Michèle Biesse – Echelbrenner a voulu faire de son récit un véritable guide pour tous ceux qui « *ont connu et aimé cette ville.* » .

Reprenant une exclamation élogieuse du docteur Herbert-Adams Gibbons, écrivain et explorateur anglais venu à Constantine en 1932, elle la récupère pour achever son ouvrage sur cette phrase :

*«Je n'ai jamais rien vu de plus beau au monde que Constantine. »*

---

<sup>33</sup> Il fut rasé au milieu des années 1970 pour faire place à un square .